

24 images

24 iMAGES

Des morts en permission *Le party de Pierre Falardeau*

Marcel Jean

Number 48, March–April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1990). Review of [Des morts en permission / *Le party de Pierre Falardeau*]. *24 images*, (48), 4–6.



Le party. Sylvie, la chanteuse western (Lou Babin)

LE PARTY

DE PIERRE FALARDEAU

DES MORTS EN PERMISSION

par Marcel Jean

«La liberté n'est pas une marque de yogourt.» Cette phrase, placée en exergue du *Party* de Pierre Falardeau, donne le ton au film. D'abord, en surface, on y remarque les traits caractéristiques du cinéaste: une ironie qui s'exprime à travers un populisme assumé, et un humour pas toujours subtil sur lequel s'appuie la critique sociale. Ensuite, plus en profondeur, on se rend compte que cette formule est une sorte d'appel au sens: Falardeau y déplore l'usure des mots, l'usage abusif qu'on en fait et qui les ramène au rang de la coquille vide.

Le party raconte une histoire de prison. Or, on se doute bien qu'en dedans, dans des conditions d'enfermement, dans un univers de manque permanent, les mots reprennent leur sens. Liberté, désir, révolte, ennui, voilà des notions claires, des réalités tangibles, dont la sonorité croule sous le poids écrasant du sens.

C'est là, peut-être, la plus grande réussite de ce film que Pierre Falardeau a écrit avec l'ex-felquiste Francis Simard: faire sentir l'espace clos, l'établissement d'une autre échelle de valeurs, d'une autre morale, les révéler par une série de gestes quotidiens, par des regards, des manquements ou attitudes inadmissibles ailleurs. Ainsi ces pilules que l'on se passe d'une cellule à l'autre, cet alcool que l'on distille à même les extincteurs chimiques, ces sous-vêtements féminins que l'on respire profondément, cette misogynie absolument stupéfiante qui se double d'un désir de la femme incontrôlable (et incontrôlé).

Et si les mots reprennent leur sens face à la réalité de la prison, ceux qu'utilisent les détenus n'ont de sens que face à cette

réalité. Ces mots ont donc une importance capitale et on doit admettre que Falardeau et Simard ont su les retrouver et écrire des dialogues qui restituent une langue forte dans sa crudité, une langue riche dans sa puissance d'évocation qui résiste à la pauvreté de son vocabulaire. C'est la recherche de cette langue qui peut-être nous a le plus manqué dans les films québécois récents, tant ses accents de vérité sont forts et écrasent sur leur passage l'horrible babil téléromanescque qui s'impose de plus en plus. Il y a dans certaines séquences du *Party* (celles qui ne sont pas diminuées par quelque intention didactique) une justesse du dialogue rarissime au Québec, que rendent avec

brio des acteurs comme Luc Proulx, Benoît Dagenais, Pierre Powers et Michel Forget.

La prison existe dans *Le party*. Elle existe d'autant plus que Falardeau la filme à son point de jonction avec un autre univers, celui des clubs, avec ses M.C., ses mauvais humoristes, ses danseuses topless, ses chanteuses western, ses musiciens, ses magiciennes vulgaires. Elle existe comme un lieu de mort (voir le suicide du personnage incarné par Julien Poulin), et ce sur quoi Falardeau s'attarde ce sont des morts en permission. Rien d'étonnant, alors, à ce que la vie s'exprime n'importe comment, comme une sorte d'éclatement anarchique (ces gars-là ne savent pas vivre, nous disait

Boyer (Julien Poulin) cloué à sa cellule durant le spectacle





Le viol de la strip-teaseuse Lili. Andréa Parro et Jean Garneau

à peu près Francis Simard en entrevue).

Sur ce lieu et les fantômes qui l'habitent, Pierre Falardeau pose un regard qu'il voudrait démocratique, se refusant à toute forme d'héroïsation. Une douzaine de détenus, auxquels correspondent autant de personnes de l'extérieur, se partagent donc son attention. Cela est à l'origine d'un décentrement de l'action qui est à la fois porteur de qualités (la justesse du climat, le passage de l'individuel au collectif) et de défauts (notamment en ce qui concerne le rythme).

C'est cependant en rapport à cette structure qu'on peut émettre la plus sérieuse réserve face au film. Car, dans son désir de se situer du côté des détenus, le cinéaste vient à laisser certains de ses personnages pour compte. À titre d'exemple, citons la seconde strip-teaseuse (Andréa Parro) qui, après avoir été violée et traitée de «char-rue», est sacrifiée à l'autel du plaidoyer en faveur de la liberté. Rien ne lui est concédé, pas le plus petit soupçon d'humanité, pas la moindre tendresse de la part du cinéaste qui règle son cas lorsque Bécique (Benoît Dagenais) semonce le violeur (pour s'en être pris à «une invitée du comité») qui esquisse une mine repentante.

De même, Falardeau fait deux poids deux mesures lors des scènes de strip-tease. D'un côté, le désir des prisonniers, leur regard, sont cautionnés par l'aumônier (Ça prouve qu'ils sont encore en vie») et justifiés

par l'attitude et les propos de Julien (Luc Proulx) envers la première strip-teaseuse (Charlotte Laurier). Mais, de l'autre côté, le regard des gardiens est condamné par le cinéaste qui montre en gros plans leurs mines lubriques, leurs yeux cochons et leurs lèvres baveuses.

Cela revient à dire que si Falardeau décrit une réalité plausible en se servant, dans sa fiction, des acquis du cinéma direct, s'il contribue à redonner au cinéma québécois la part de réel qui lui manque cruellement depuis quelques années, il ne se montre cependant pas assez rigoureux sur le plan de sa morale de cinéaste. Qu'on me comprenne : il ne s'agit pas de ne pas montrer les choses telles qu'elles sont (ainsi, la scène du viol a sa place dans le film), il s'agit de porter sur les événements le regard le plus juste possible et de traiter les personnages également, de façon à éviter le maniérisme et l'ambiguïté.

Malgré cela, *Le party* demeure un film qui fonctionne. Il y a, à sa base, une sincérité qui transparait et qui emporte l'adhésion. L'intérêt porté au spectacle en lui-même, le parti pris de s'en tenir à la durée du party, voilà deux autres éléments qui s'ajoutent aux dialogues et à la justesse de la description du milieu carcéral pour donner au film sa force. Et si Pierre Falardeau continue de scruter le réel comme il le fait tout en apprenant à mieux s'interroger

sur la valeur morale d'un cadre ou d'un mouvement d'appareil, on pourra espérer beaucoup de l'*Octobre* qu'il prépare. ■

LE PARTY

Québec, 1990. Ré. : Pierre Falardeau. Sc. : Pierre Falardeau, Francis Simard. Ph. : Alain Dostie. Son : Serge Beauchemin. Mus. : Richard Desjardins. Mont. : Michel Arcand. Int. : Charlotte Laurier, Luc Proulx, Jacques Desrosiers, Angèle Coutu, Lou Babin, Julien Poulin, Roger Léger, Alexis Martin, Michel Forget, Gildor Roy, Andréa Parro, Benoît Dagenais, Louise Laprade, Pierre Powers et Louis Saïa. 104 min. Couleur. Dist. : Cinépix.



Entre deux strip-teases, Méo Mongrain (Michel Forget) et ses histoires cochonnes